Fr. 15268 Case FRC 19257

LE BON SENS FRANÇOIS,

OU

L'APOLOGIE DES VRAIS NOBLES,

DÉDIÉE AUX JACOBINS.

Fiat lux. Stupete gentes.

LE Roi de Suede eſt aſſaſſiné, l'inſurrection eſt générale, l'étendard de la liberté ſe déploye par-tout, un Dieu ſemble conduire ce grand mouvement, & frapper à la fois les Potentats de l'univers, tous les peuples ſe ſoulèvent; tyrans, frémiſſez!

Peuples, reconnoiſſez vos droits, mais n'en abuſez pas, ménagez vos forces, le ciel vous prête ſon ſecours, répondez à ſa bienfaiſance! éloignez de vos ſeins, l'intrigue & la corruption; & vous, François, qui avez, les premiers, arboré la bannière de l'indépendance, que vos douces loix ſe répandent dans l'Univers & ſoient le boulevard de la félicité univerſele.

THE NEWBERRY LIBRARY

Le bon ſens m'inſpire cette métamorphoſe prononcée ; quelquefois craintive & variante comme l'eſprit françois, je me ſuis quelquefois égarée de mon but, il eſt tems de l'éviter ; mais puis-je répondre qu'il ne m'entraîne malgré moi ; mais non, il eſt trop irrité, j'ai ſu le braver, & j'entends ſiffler à mes oreilles le cri improbatif des malveillans qui ne peuvent ſoutenir l'approche de la réſurrection des vertus.

Plaire à la maſſe de la foible eſpèce humaine, ſeroit avoir fait plus que Dieu, car chacun lui reproche ſon ſort ou ſon exiſtence, (tous les hommes prétendent le définir, aucun ne le comprend). Que pourrois-je faire, moi, foible & chétif Auteur, pour les mettre d'accord ? Les imiter, c'eſt mon lot, chercher à améliorer ce paſſage court & rapide d'une vie orageuſe, voilà ce que me dicte le bon ſens que je n'ai pas encore trop ſaiſi ; j'avoue même que j'ai eu bien de la peine à le découvrir ; il paroît étranger en France, il ſemble cependant vouloir ſe familiariſer au langage de ſes habitans, il s'eſt préſenté à moi, après un long traxail de recherches, comme un ange tutélaire qu'un Dieu ſemble avoir placé dans les mains de la nature, pour veiller ſur le patrimoine des hommes, & leur diſtribuer indiſtinctement ſes dons.

Il ne m'a fallu que dix minutes pour trou-

ver l'esprit françois, deux heures pour le livrer à la presse ; mais à peine est-il répandu, que les détracteurs de ces principes en ont travesti les bonnes vues; j'ai attaqué de front l'hydre du despotisme, j'ai attaqué les vices du nouveau régime, j'ai fait appercevoir le danger, j'ai proposé le bien, je n'ai pas encore réussi, je ne saurois me décourager, (j'ai servi ma patrie ingrate, je la défendrai injuste).

Je vais traiter du bon sens. Le bon sens, me disent certains importans, quel est donc cet animal? Ma foi, Messieurs, je ne le connois pas plus que vous ; mais je vous avoue du moins que je cherche depuis long-tems à faire sa connoissance, on me fait une pirouette, & je vais plus loin : je cours chez les célibataires, chez les anciens docteurs en Sorbonne, chez les parlementaires, chez les savans, chez la ci-devant noblesse, en un mot, chez les journalistes; je retrouve par-tout l'esprit françois qui me reproche mon audace.

..... Hélas! je vous demande pardon, lui dis-je, de vous avoir cru l'auteur de tous nos maux; mais, puisque vous êtes le plus fort, que vous approuvez mille partis différens, je reconnois, si vous le jugez à propos, que vous êtes le Mentor des François, le maître de l'Univers, du Ciel & de la Terre.

Peu satisfaite de n'avoir pas trouvé ce que je cherchois, & plus occupée à ma découverte que les maniaques qui courent après la pierre philosophale depuis tant de siècles, je commençois à me fatiguer d'attendre ce bon sens, dont je n'avois jusqu'à présent connu que le nom, lorsqu'on me remit, en même tems, deux lettres que je n'attendois pas, de la part de deux homme à qui je connoissois beaucoup de mérite, mais pas la vertu d'applaudir à une critique utile, sur-tout lorsqu'ils se trouvoient compris dans cette critique; il est donc encore des hommes.

Diogènes n'en cherchoit qu'un, & moi, femme, dans ce bouleversement de toutes choses, & dans ces tems où règne l'esprit de parti, j'en ai donc trouvé deux; je vais donc causer avec eux, & avec le bon sens qui règne dans leurs lettres.

Ces lettres, quoiqu'écrites sans prétention, peuvent supporter le grand jour, & donner matière à méditer sur l'immense étendue des bonnes vues de chacun, lorsque toutes tendent au même but; le véritable honnête homme ne s'y trompe jamais: un moment, MM. les critiques, lisez, je vous prie, les lettres qui suivent, & vous me rendrez, sans doute, plus de justice, ensuite j'achèverai ma justification.

Paris, 28 Mars 1792.

« Je ſuis trés-ſenſible, Madame, à l'envoi » que vous avez bien voulu me faire. J'ai lu » votre brochure avec attention, elle eſt écrite » avec chaleur, avec énergie, il eſt des paſ- » ſages qui m'ont fait grand plaiſir, le mor- » ceau de la page 27, qui commence par ces » mots : « les hommes neſeront-ils donc ja- » mais aſſez ſages &c, » eſt d'un beau genre » & d'une ſaine philoſophie.

« Je ne puis être en tout de votre avis, & » je penſe que vous n'enviſagez pas toujours » notre poſition ſous ſon vrai point de vue ; » vous paroiſſez croire que la machine ne » peut pas marcher, que les rouages en ſont » mal diſpoſés, & ſe gênent dans leur jeu ; » cette opinion, quoique très-généralement » répandue, eſt, ſi je ne me trompe, une » erreur ; les hommes ne ſe façonnent que » trop aiſément à tous les genres de gouver- » nement. Il ne faut qu'ouvrir les yeux ſur » les gouvernemens ſans nombre qui diſpoſent » du ſort des pauvres humains, leur diverſité » eſt un beau & grand ſujet de méditation ; » il en eſt de ſi biſarres, de ſi abſurdes, de » ſi contraires à tous les principes de la na- » ture & de la raiſon, qu'on ne conçoit pas » comment ils exiſtent.

« Cependant les hommes s'y habituent, » que dis je, ils en deviennent idolâtres, l'o- » pinion & les préjugés les conservent & les » soutiennent: si la constitution éprouve des » difficultés, des embarras dans son action, ce » n'est nullement dans l'ouvrage en lui-même » qu'il en faut chercher la cause. Je suis avec » les sentimens que l'on doit à un auteur es- » timable, votre concitoyen »,

Signé, PÉTION.

MUNICIPALITÉ DE PARIS.

PROCUREUR DE LA COMMUNE,

« Un Procureur de la Commune n'a plus » de momens à donner, ni aux grâces, ni » aux muses, mais il en doit à une bonne ci- » toyenne qui a servi la Patrie de son esprit, » & de son cœur.

» Madame de Gouges ne voit pas la révo- » lution tout à fait comme les patriotes; mais » ses intentions sont les mêmes. Il est plu- » sieurs chemins qui conduisent à la liberté, » elle en auroit voulu un qui ne fût semé que » de fleurs, c'est le goût de son sexe qui les » fait naître.

« Madame de Gouges a voulu aussi con-

» courir à la rédemption des noirs, elle pourra
» trouver des eſclaves qui ne voudront pas
» de leur liberté.

« Veut-elle bien agréer les hommages &
» les remercîmens de P. MANUEL ».

A la Maiſon Commune, ce 28 Mars 1792, l'an 4e.

M. Manuel, vous m'avez écrit en philoſophe François. Cette teinte de galanterie ne peut nuire à la ſurveillance publique & aux effets ſalutaires de la révolution; mais, parlons, parlons entièrement d'elle, & laiſſons de côté les prérogatives de mon ſexe, que j'ai abandonnées depuis longtems pour une ſi belle cauſe, mon cœur & mon âme y ſont dévoués entièrement; & ſi, de même que l'auteur de l'auguſte Contrat-ſocial, j'ai deſiré que la révolution s'opérât ſans effuſion de ſang, c'eſt que j'ai craint comme lui qu'une goutte épanchée n'en fît verſer des torrens, & vous conviendrez avec moi que ce n'eſt pas le ſang qui peut cimenter la révolution, car je ſuis entièrement perſuadée que les François marcheroient d'inſurrections en inſurrections comme les Anglois, qui, après 50 ans de guerre inteſtine, n'ont pas encore de conſtitution. La Pologne qui, à notre exemple, s'eſt régénérée, nous offre à ſon tour un modèle de ſageſſe & de pru-

dence qui seroit le guide de tous les peuples, si chacun n'avoit pas un esprit de gouvernement différent. Cette révolution pacifique n'est pas, je le sais, au gré de tout le monde, elle me déplaît à moi-même sous quelques rapports, car l'extension des absurdes principes féodaux blesse ma raison.

Nous avons en France à combattre ces préjugés, & de plus grands intérêts. Nous avons non-seulement à rapprocher des opinions insensées, mais encore des partis formidables qui sèment la discorde, & qui, tous, sous différens rapports, tendent à rétablir l'oppression. La France, devenue la mère de tous les peuples, doit détruire tous les tyrans de la terre, si elle sait ménager les moyens qui lui restent pour cette entreprise; mais si elle prodigue ces moyens, elle expose ses plus chers intérêts, & replonge l'Univers dans l'esclavage.

Quel donc a été mon but, en attaquant les écarts de l'esprit françois? vous l'avez atteint sans peine, M. Manuel, j'ai voulu faire entrevoir à tous mes concitoyens qu'il étoit facile, au degré de lumière où les François sont parvenus de faire une constitution digne de tous les hommes, si tous étoient raisonnables & vertueux; mais s'il faut qu'elle marche avec

l'incapacité des uns, & les vices des autres, cette conſtitution ſera toujours, comme je l'ai écrit depuis longtems, d'une exécution très-difficile.

J'avoue que nous ſommes dans un état de convaleſcence, & qu'après ce changement total de régime & de principes, il n'appartient qu'au tems d'aſſeoir les choſes à leur place; mais ſi tous les citoyens, par leur union, ne l'aident pas, ſi la loi ne ſe fait entendre, ſi elle ne prend un caractère impoſant, ſi les Départemens ne ſont pas d'accord avec les Municipalités, ſur la juſte interprétation des loix, & qu'elle ne ſerve à tous de bouſſole, je frémis de prononcer..... Le fruit de cette révolution ſera une ſource de diſcordes & la ruine totale du royaume: voilà mes craintes, elles ſont d'autant plus juſtes, qu'elles ſont appuyées par des autorités reconnues, & tout citoyen doit s'en pénétrer pour parer à la tempête qui nous menace.

Que nous importe les efforts impuiſſans de l'hydre ultramontaine, que nous importe la credulité de quelques hommes égarés par les cris déſeſpérés d'une prêtraille réprouvée par la raiſon, la nature; l'Etre ſuprême fatigué à la fin des crimes dont on ſouilloit les autels; ſemble avoir guidé la révolution pour con-

fondre l'hypocrisie & épurer le culte. Que nous importe les lâches complots de quelques Municipalités empoisonnées d'aristocratie ; il faut les casser & en former de nouvelles, il faut faire marcher la constitution entourée de canons, de bayonnettes, & même de piques, si une nécessité absolue le commande : c'est ce que je vais exprimer à M. Pétion.

Dites actuellement, homme incorruptible, que Mme de Gouges auroit voulu voir la Révolution semée de fleurs ; oui, je l'aurois desiré, je le voudrois encore, je ne m'en défends pas, et je fais des vœux bien sincères pour que les Partis destructeurs se rendent à la raison, et puissent reconnoître que leurs vrais intérêts consistent dans la réunion de tous les esprits, pour le salut des Citoyens, et la prospérité de la Patrie.

Législateur sans reproche, Magistrat sans tache, ami du Peuple, soutien des Loix, je vous dois ma justification ; je vous dois plus, un aveu sincère, peu commun, & peut-être très-utile dans cette circonstance, si chacun, à mon exemple, n'avoit d'autre ambition que la gloire de son pays.

La diversité des Gouvernemens est, comme vous le dites, un beau & grand sujet de mé-

ditation : pourquoi, avant de traiter la politique, n'ai-je pas considéré philosophiquement ce bizarre assemblage, ces maximes d'Etat qui s'entrechoquent, ces préjugés qui blessent la raison & la nature, qui, cependant, asservissent les hommes, & rendent leur crédulité précieuse ?

Si ces erreurs sont absurdes, nuisibles à la marche d'un Gouvernement sage, que pourroit donc produire, par les suites, ce mélange monstrueux d'opinions exaltées de ceux qui ne voient, dans le bien public, que la haine, la vengeance, le crime, la révolte, la violation des Loix, l'approbation de la désobéissance, & qui voudroient laisser à nos neveux les lambeaux disperses d'un Gouvernement neuf, fondé sur des bases immuables ?

Ce n'est donc pas l'ouvrage lui-même que j'ai entendu attaquer; qui sait mieux que vous, M., que mes Ecrits ont retenti des éloges de cet auguste Contrat social; si j'en ai cru la marche difficile, c'est que j'ai craint l'ineptie des uns, l'égoïsme des autres, et sur-tout, la malversation des Conducteurs, qui, sourds à la Loi, ne prêtent l'oreille qu'aux instigateurs des projets de Cour, et aux caprices populaires du jour.

Mais, pour m'expliquer avec plus de clarté,

ces deux partis, diviſés d'intérêts, ne tendent-ils pas également à la deſtruction des Pouvoirs conſtitués, & à arriver au même but par des chemins oppoſés? L'un travaille à reproduire le maſſacre de la Saint-Barthelemi, l'autre à relever le théâtre de Cromwel; c'eſt au milieu de ces deux factions que la marche de la Conſtitution ſe trouve arrêtée, & la Patrie au bord du précipice être au moment de s'engloutir pour la ſauver; il ne reſte peut-être que les efforts impuiſſans de ceux qui n'ont jamais eu d'autres intérêts que les ſiens. Qui ſont les citoyens déſintéreſſés, qui donnent de la force à ces deux partis? Ce ſont certains Journaliſtes, dont la fortune s'eſt accrue aux dépens des réputations et de l'ordre social. Qui égare les eſprits, exalte les têtes? Ce ſont encore ces Journaliſtes. Qui eſt-ce qui viole les Loix? Qui eſt-ce qui parle de guerre, d'autorités illégales? Ce ſont encore ces Journaliſtes. Je les blâme tous en général, pour n'en attaquer aucuns particulièrement, & cette généralité ne les mettra-t-elle pas d'accord pour m'attaquer moi-même? L'eſprit de corps produit de grands phénomènes. Ciel! préſerve-moi de la foudre qui me menace; mais j'offre de faire une amende honorable de ma diatribe contre eux; s'ils ſont aſſez grands pour faire

le sacrifice en faveur de la Patrie, du produit de leurs invectives mutuelles, alors je dirai, Messieurs, votre pur civisme m'édifie, et m'apprend que, loin de propager les effets nuisibles à la Révolution, pour augmenter le nombre de vos abonnés, & fomenter le désordre dans tout le royaume, vous vous êtes divisés au profit de la patrie, vous avez cherché à rapprocher, par vos propres querelles, les esprits, que vous avez donné de la force à l'opinion publique, et concouru à la liquidation des dettes de l'Etat : alors je dirai bien plus, mais je ne veux nommer personne, ni désigner ceux qu'un intérêt sordide a fait dégénérer dans une bigarure épouvantable de droits & de prétentions.

Que chacun dise comme moi, je me suis ruinée pour mon pays, & je leur permets de faire ma critique ; mais aucun ne me répondra, ou leur réponse sera frappée au coin de l'imposture & de la calomnie : je n'en veux flatter aucuns ; puissé-je seulement leur inspirer quelques bonnes réflexions, & leur faire préférer le bien général à l'intérêt particulier ! que chacun descende dans le fond de sa conscience, & qu'il frémisse des maux qu'il a préparés à son pays.

Il ne me restoit plus qu'à attaquer cette

ſecte que je compare à celle des médecins ; toutes les deux coopèrent à la deſtruction phyſique & morale de la malheureuſe eſpèce humaine ; je ſuis convaincue que s'il n'y avoit ni médecins, ni journaliſtes, les hommes ſeroient plus robuſtes, & moins extravagans ; les médecins épuiſent le corps, les journaliſtes alièrent l'eſprit.

Ces réflexions, dépouillées de métaphyſique, ne ſont que trop démontrées par une expérience de tous les tems, & ſur-tout, par celle des révolutions. Il faut convenir que la ſecte d'Eſculape n'a pas autant d'empire dans les époques révolutionnaires, que celles des folliculaires ; on n'a pas le tems d'être malade, quand le corps et l'eſprit ſont en activité ; je voudrois donc qu'elle s'occupât en ce moment de la guériſon de ſa collègue, & qu'elle travaillât à la découverte d'une quantité ſuffiſante d'ellébore, pour ne pas manquer cette cure ; mais je m'éloigne du texte de cette nouvelle production ; c'eſt le bon ſens français, ou l'apologie des vrais nobles, que je voulois traiter, & parfois l'eſprit français l'emporte malgré moi ſur mes réſolutions. Je reprends donc le fil que j'ai perdu ; c'eſt toujours à M. Pétion que je parle, & je ſuis bien certaine de retrouver le bon ſens avec lui.

Quelque ſoit l'eſprit du gouvernement que les Français adopteront, pourvu qu'il ſoit ſage & avantageux pour tous les citoyens, je l'approuve d'avance, fût-il un gouvernement républicain ; mais il eſt tems de ſortir de cette cruelle indéciſion, de cette poſition pénible où nous nous ſommes enferrés ; il eſt tems de donner un mouvement à la Conſtitution que je conſidère comme un ſuperbe vaiſſeau que d'habiles artiſtes ont conſtruit, pour réſiſter à la tempête & lutter contre les écueils les plus dangereux ; enfin, lancé au port, il n'attend plus que le beau tems pour déployer ſes voiles & voguer ſur le vaſte océan ; le ciel eſt ſerein, la mer eſt calme, les voyageurs impatiens font lever l'ancre ; mais une rixe s'élève entre les pilotes & les matelots ſur la direction du navire ; les uns parlent de mettre à la voile, les autres de mettre un embargo ; la diſpute s'engage, elle devient ſérieuſe, le vaiſſeau languit, & la cargaiſon la plus précieuſe dépérit. Les uns veulent le diriger vers l'occident, les autres vers l'orient ; le tems s'écoule en vaines diſcuſſions, l'horiſon ſe couvre de nuages, la tempête, les éclairs, les tonnerre, grondent de toutes parts, les flots s'agitent, & le vaiſſeau le plus ſolide eſt prêt à faire naufrage au port.

Voilà le portrait le plus fidèle de la Constitution.

Ce n'eſt donc pas cet édifice majeſtueux, je le répète, que j'ai attaqué, mais bien ceux auxquels on en a confié la direction, ceux qui par des menées ſourdes, des inſinuations perverſes et artificieuſes, cherchent à ſapper ſes fondemens encore mal aſſurés; c'eſt ainſi que j'enviſage l'état actuel des choſes, il ne faut pas nous le diſſimuler, elles ne peuvent reſter en cet état; la gangrenne gagne tout le Royaume; l'opération peut-être sera terrible. Il s'offre à mon imagination un moyen que moi je trouve infaillible, et que d'autres pourront trouver insensé; mais qu'on le conſidère au moins comme un remède de bonne femme, qui n'a d'autre intention, en le donnant, que d'arrêter les progrès du mal, & de ſervir l'humanité.

Ces ſortes de remèdes, comme on le sait, s'ils ne ſont du bien, au moins ne ſont pas nuiſibles, mais avant de les propoſer, j'ai beſoin de préparer la plaie, pour recevoir ce bizarre topique.

Revenons aux opinions & aux préjugés des hommes, qui forment & détruiſent alternativement les Empires; l'habitude de ces préjugés & de ces opinions en perpétue la durée, même

même quand ils n'existent plus : il y a quarante ans, & peut-être plus, que la révolution étoit faite dans les cœurs & dans les esprits; & sans le comble de la tyrannie, sans doute, cette habitude l'auroit encore reculée.

L'ancien régime étoit comme une habile coquette qui cachoit avec art les ravages du tems; elle voyoit l'Univers à ses pieds, & se flattoit de ne jamais vieillir : injuste, despote, & pleine de vices, ses adorateurs ne lui en étoient que plus soumis. Ninon, à quatre-vingt ans, faisoit encore des conquêtes, on se rappelloit qu'elle avoit été jolie, & on ne pouvoit oublier qu'elle ne fût toujours aimable. Mais quelle différence de la coquette de l'ancien régime avec la philosophe Ninon de l'Enclos; l'une a régné réellement sur des hommes, jusqu'à son dernier soupir, & l'autre n'a régné que sur des préjugés.

Née Françoise, les préjugés pour nos Rois m'ont long-tems subjuguée, je ne m'en défends pas; & quel est le François qui pourra s'en défendre; ils ont étouffé en moi ces dispositions républicaines, qui caractérisent toutes mes actions, & par fois mes écrits, mais je me suis bien gardée de les manifester ouvertement; je les ai cru dangereuses pour mon pays; il est possible que je me trompe. Les sceptres

tombent comme les républiques, tout paſſe; cette ſimple réflexion ſuffiroit pour convaincre les inſenſés, qu'il n'eſt pas ſi aiſé de remaîtriſer les hommes, lorſqu'une fois ils ont ſecoué le joug; & par cette même conſéquence, qu'il eſt donc difficile de déraciner ces préjugés de de nobleſſe & de fanatisme, quelques ſoient les efforts de la ſaine philoſophie !

Les prétendus nobles & les réfractaires ne manqueront pas de ſe récrier contre ces obſervations, & ſur-tout contre mon inſuffiſance pour traiter la politique, je conviens que je ne l'ai jamais étudiée, que je l'ai traitée machinalement, & même avec dégoût, que mon pur patriotiſme m'a tranſportée au-deſſus de mes moyens & de ma répugnance ſur cette matière; mais, ſi je n'y ai pas réuſſi comme je l'aurois déſiré moi-même, & qu'on auroit pu l'exiger, du moins j'ai eu des intentions pures & louables, du moins j'ai donné des projets avantageux, & je ſuis bien dédommagée de l'échec que j'ai fait à ma réputation dramatique, que j'ai abandonnée pour une ſi belle cauſe, c'eſt ce que les critiques ne peuvent déſapprouver, même les factieux de divers partis, enfin j'ai rempli ma tâche, je me ſuis rendue utile : puiſſai-je faire encore plus, devenir néceſſaire !

« *Un diamant trouvé dans un déſert, eſt-il moins précieux, moins cher ?*

Remède de la bonne femme.

Il s'agit de rendre à Céſar ce qui appartient à Céſar ; je vais prouver géométriquement que les vrais nobles ſont ceux que la nobleſſe appelle roturiers : l'homme qui a dérogé à ſon origine, eſt ſans-doute le vilain de la ſociété ; tout eſt fagot dans ce bas monde, je veux eſſayer d'en faire d'une eſpèce nouvelle.

Le noble cultivateur qui a vu croître ſa fortune, en nourriſſant les hommes, eſt ſans doute plus noble, plus grand que le fils qui a ſuccédé & qui s'eſt avili en perdant la tradition de ſon état, & les vertus de ſes ancêtres, pour briller dans l'oiſiveté, & n'avoir d'autre jouiſſance que de s'entendre nommer comte ou marquis. Les deſcendans de cet anti-philoſophe calculent, avec avidité, l'époque qui les éloigne de leurs ayeux ; nature, raiſon, tout eſt méconnu dans cette atroce féodalité, à peine le dernier neveu d'un vilain oſe-t-il citer le premier qui l'anoblit ; auſſi, rarement, a-t-on vu les prétendus gentils-hommes dater depuis l'auteur de leurs extravagances.

Si je ne me trompe, il me ſemble que la vé-

ritable noblesse est celle qdi n'a jamais dérogé à la raison, à la nature, à l'intérêt social, que les familles les plus anciennes, que les travaux augustes font remonter jusqu'au premier homme, sont celles des nobles laboureurs, voilà, il me semble, la bonne & véritable noblesse que l'on devroit établir, & s'il étoit possible de détruire la présomption d'un pouvoir usurpé, sans faire couler le sang des citoyens, je proposerois de mettre sur le trône la plus ancienne famille de laboureurs qui dériveroit de la première origine de l'homme.

On peut m'objecter ces vers de Mérope :

» Je mettrois en vos mains, sa mère & son état,
» Et le bandeau des rois sur le front d'un soldat,
» Le premier qui fut roi, fut un soldat heureux,
» Qui sert bien son pays, n'a pas besoin d'ayeux.

Ces maximes nous montrent seulement que ce n'est pas la justice & les mœurs qui ont fondé les empires; mais bien le bonheur, l'adresse ou le crime. Les peuples ont voulu s'assujettir sous le joug des tyrans, souverains maîtres de retirer un pouvoir confié & mal administré, ils peuvent à leur gré en disposer sous de meilleurs auspices : voilà ce que démontre le bon sens.

Ainsi, que deviendroit la noblesse, les po-

tentats de l'Europe, si les hommes vouloient suivre cette morale, si la majeure partie décidoit entièrement de leur sort, s'ils vouloient sans fureur faire triompher la raison & la justice, si enfin reconnoissant que les pauvres humains fertiles en inventions, en changemens, ont besoin encore des préjugés qui les dirigent; mais du moins, les siècles de lumières doivent les rendre moins absurdes, les réflexions sont le préambule du remède que je crois indispensable dans la circonstance.

Pour décider des rois & des peuples, il faut un vœu général, ou des partis combattus par la raison ou par la voie des armes: si la France est l'aréopage qui doit prononcer sur cette importante question, elle doit donner à l'Univers l'exemple de l'impartialité & du libre cours à l'opinion, pour que l'on puisse délibérer, à la pluralité des voix, sur le sort des rois.

Tout citoyen est maître de sa volonté, & ce n'est que la volonté du plus grand nombre qui doit asseoir les loix : cette loi est indiquée par-tout, & nul ne peut la contester. Qu'il seroit beau d'y voir tous les hommes souscrire sans la voie des armes, & par la force seule de la raison. O! ma patrie, ô mes concitoyens, que ne puis-je vous pénétrer de

l'héroïsme qui enflamme en ce moment mon ame, que ne puis-je vous électriser du pur civisme qui guide toutes mes actions, vous mettriez de côté, passions, haînes, vengeances, pour relever la patrie, & vous n'auriez d'autre ambition que la gloire de servir votre pays & d'immortaliser votre ouvrage !

Il s'agit de rendre la recette plus intelligible pour tous les esprits, je dis plus, je gage que tous les partis l'adopteroient, & s'il étoit possible d'y donner du crédit par la loi, cette recette, que je convertis en motion philosophique, est prise dans les droits de l'homme.

L'homme a donc le droit de manifester ses opinions, pourvu qu'elles ne troublent pas l'ordre public, je voudrois donc que cette volonté fût appuyée par la raison & la justice des droits de l'homme, il s'agit de décider des intérêts de la patrie, il s'agit donc d'être conséquent pour résoudre quel est le parti qui la sauvera, ce seroit, il me semble, à la pluralité des voix, & ne seroit-il pas d'une conséquence profonde de faire l'appel nominal de tous les individus du royaume, & de joindre ce moyen aux articles additionnels de la constitution, rappeller les absens, leur déclarer, par un décret solemnel, que sous peine de perdre leur propriété, il seront tenus de ren-

trer dans leurs foyers, dans un tems limité, pour opiner légalement, & volontairement sur la forme du gouvernement.

Chaque département seroit chargé de tenir un registre fidele, composé de deux colonnes, où les patriotes seroient inscrits tous sous le nouveau régime, & la ci-devant noblesse sous l'ancien. Pour moi, j'opine d'avance pour les principes constitutionnels; si le parti royaliste & aristocratique se croit aussi fort de droits & de volontés, on doit, dans ce moment de parti lui donner cette satisfaction.

Mais si la balance penche de leur côté, me diront les patriotes craintifs, non, non, nous n'avons rien à craindre; mais quand cela seroit, n'aurions-nous pas l'exemple des grands peuples, lorsqu'il s'agissoit de prononcer pour le salut de l'état.

Ce moyen, cette discussion, ce décret ne peuvent en rien attenter à la souveraineté du peuple & à la constitution; mais il faut convaincre, & rendre à chacun la liberté de délibérer sur le sort de son pays, ôter à nos ennemis la conviction de dire, vous ne nous avez pas consultés, on a incendié, on a ravi nos propriétés quand nous concourions au bien général, sur lequel nous avions droit de prononcer librement, faisant corps avec la

paſſe de François, ſi la tyrannie & l'injuſtice ne s'y étoient oppoſées voilà ma motion, & je m'oppoſe, comme M. Roberſpierre, au projet de la guerre pour cette déciſion.

Cependant nous devons toujours maintenir la conſtitution & l'environner de la force publique, contenir les rebelles & ſurveiller l'intérieur qui exige toute notre vigilance, & qui eſt en ſouffrance dans toutes les parties du royaume; voilà ce que m'indique le bon ſens, peut-être ne m'en trouvera-t-on pas plus raiſonnable. Je n'ai point attendu la critique des ſots, l'éloge des flagorneurs, pour manifeſter avec plus de clarté mon opinion; mon génie eſt comme la fortune, il faut que je le ſaiſiſſe à l'occaſion, ſi j'écris dans un moment où je ſuis mal diſpoſée, mes productions s'en reſſentent, je n'attends jamais la réflexion pour compoſer, jamais je ne corrige, toujours naturelle, jamais méthodique, & ſouvent diffuſe & incorrecte, quelquefois étonnante; je ne m'abuſe pas, je puis le dire, & mes écrits tout obſcurs qu'ils ſont, ont produit un foyer de lumières, j'en appelle aux hommes capables d'en juger, & c'eſt à vous-même, M. Pétion, à qui j'en appelle. Pardonnez mon audace, c'eſt le fruit de l'injuſtice, ou pour mieux dire, de l'ingratitude la plus carac-

térisée; on n'a jugé mes principes que d'après quelques foibles passages de mes productions qu'on a osé accuser d'aristocratie, & les aristocrates de démagogie; le dernier a pu m'amuser, mais je ne ris pas de même du premier: qui peut mieux que vous prononcer sur mes vrais principes? Membre de l'assemblee constituante, vous avez reçu tous mes projets, mes réflexions politiques & philosophiques, en un mot, tout ce qui caractérise le véritable homme, je l'ai produit, j'ai parlé, sous le despotisme, le langage de la vérité, de la liberté; cette liberté encore au berceau m'attira une foule de détracteurs; le petit almanach des grandes femmes en renferme la preuve. La liberté, alors, n'étoit qu'un songe, elle étoit au berceau; mais, que dis-je, elle étoit dans le néant; on me force cependant de rapporter quelques fragmens de la manière dont j'écrivois en 1788. Vous avez entre vos mains, M. Pétion, ainsi que l'assemblée constituante, ces mêmes brochures que vous avez reçues en 1789, & qui avoient déjà circulé dans toute la France depuis un an: il s'agit de confondre les ennemis du bien public qui sont par conséquent les miens, il s'agit de prouver à ces prétendus patriotes, plus aristocrates dans le fond de l'ame que les aristocrates nés, comment j'ai su

prendre la défense des peuples devant les rois, quand personne n'osoit se déclarer ouvertement leur défenseur. Les vertus adorées du monarque dans ce tems, m'inspiroient quelqu'enthousiasme ; cet enthousiasme s'est augmenté quand j'ai vu qu'on l'outrageoit & que ses jours étoient en danger; il m'a appris, par sa fuite, à ne pas plus croire aux vertus des rois qu'à celles du reste des humains, mon enthousiasme est bien diminué, & s'il ne falloit que mon opinion pour décider de son sort, je lui dirois, Monsieur, si vous êtes méchant, vous nous avez voulu faire beaucoup de mal, si vous n'êtes que foible, vous nous en avez laissé faire bien davantage, ainsi en vous considérant comme incapable, retirez-vous dans un château, cependant, vous y jouirez de tous les agrémens du titre que vous avez porté, de roi d'un peuple libre, vous jouirez d'une tranquillité inaltérable ; mais abdiquez votre couronne (1).

A cette proposition, je vois lever sur ma

(1) Cependant s'il n'est inculpé qu'injustement, & que sa fuite ne soit que le motif de la crainte, fondée sur les outrages qu'il avoit reçus, il est de la dignité de la Nation de le rendre le premier roi du monde.

tête le glaive ſanguinaire de la contre-révolution, je vois ſourire les Cromweliſtes, & je frémis de ma propoſition.

D'après le principe conſtitutionnel, quel ſeroit, grand Dieu, le régent que l'on donneroit à la France ! Ah ! ſi l'un des deux triomphe, ma tête eſt à prix, mais s'ils affectoient aſſez de grandeur pour dédaigner le caractère ſoutenu d'une femme, je ſerois aſſez grande pour fuir ma patrie & vivre chez le peuple le plus éloigné ; voilà mon ariſtocratie, voilà ma démagogie : je n'aime que la loyauté, je ne vois que les intérêts de mon pays, tout le reſte m'eſt odieux.

Et vous, grand Magiſtrat, ſur qui les approches du trône n'ont fait encore aucun effet, ſoutenez ce grand caractère, & vous terminerez la carrière la plus glorieuſe que l'envie & les partis n'ont pas manqué de rendre épineuſe ; j'ai fait imprimer votre lettre, vous ne m'en voudrez pas ſans doute, elle m'étoit néceſſaire pour ramener une opinion égarée ſur mon compte : & vous auſſi, M. Manuel, ne m'en voulez pas, quelque ſoit la négligence que vous ayez miſe dans une lettre que vous avez écrite en courant, elle eſt encore d'un ſtyle trop aiſé, trop pur, pour figurer dans une production brutte, quoiqu'écrite peut-être avec

quelque facilité; & vous, mes critiques, lisez ce qui suit, & rendez-moi justice.

LETTRE AU PEUPLE,

Ou Projet d'une Caisse patriotique en 1788.

Page 8. Vous, fameux écrivains, qui n'avez su parler qu'aux rois, connoissez une ambition plus grande, plus pure et plus louable, c'est au peuple que je m'adresse. Tout ce qui sort de mon foible génie, doit être considéré comme un fruit que la nature a pris soin de cultiver, & que la main des hommes n'a jamais embelli. Ce fruit, je ne le vends pas. Malheur à ceux dont l'affreux talent est de semer le poison & la discorde par leurs écrits ténébreux. Comme je plains ceux qui, contre leur conscience, vendent leurs éloges au crédit qui veut les acheter! O vérité sublime! qui m'a toujours guidée, qui soutiens mon opinion, ôte-moi les moyens d'écrire, si jamais je peux trahir ma conscience éclairée par ta lumière.

Page 12. O peuple malheureux! écoutez la voix d'une femme juste & sensible; vous n'êtes heureux qu'autant que vous n'êtes pas obérés. Si vos travaux sont pénibles, votre ambition est modérée; vous ne travaillez que pour nourrir vos femmes, vos enfans qui vous

tendent leurs bras languiſſans ; & dans ces troubles publics, vous les laissez périr peut-être de beſoin ou de douleur. Les vingt-quatre heures que vous perdez ſont un déficit dans vos finances, auſſi nuiſible que celui de l'Etat : l'Etat a des reſſources, & vous, vous n'avez que vos bras. Si vous les énervez à des folies, à des veilles, comment retrouverez-vous vos forces & votre courage pour reprendre utilement vos travaux ? Que dis-je ? N'avez-vous que cela à craindre ? Et les batailles ſanglantes qui ſuccèdent toujours à cette joie effrénée. On eſt forcé d'interpoſer l'autorité, & voilà une boucherie effrayante. Sans vous informer de qui vous prenez la défenſe, vous donnez à corps perdu dans un chemin d'abîme que vous aura frayé un ſéditieux, un mal intentionné, un Félon. La guerre civile peut commencer par-là : la guerre civile ! ciel ! je frémis de le prononcer. Quels maux ſont plus à craindre pour les humains que ce fléau ?

Page 15. Quel eſt donc ce moyen que je trouverois convenable à libérer les dettes de l'Etat ? Ce ſeroit, il me ſemble, un impôt volontaire, dont la Nation s'applaudiroit ; & cette action mémorable du cœur françois paſſeroit à la poſtérité, & formeroit l'époque la plus remarquable des annales de la France.

Page 16. Quelques têtes mal organisées prétendent que ce seroit la honte de l'Etat que d'en venir à cet expédient ; moi je prétends, au contraire, que c'en seroit la gloire.

Page 17. Le Roi demande des impôts ; le Parlement qui sent que le Peuple est obéré, s'y refuse. Ces alternatives de demandes & de refus aggravant le mal, & ne le réparant pas, un impôt volontaire.... un impôt volontaire au nom de la Nation, & la Nation se signalera.

Pages 18 & 19. Je vais prendre depuis les Forts de la Halle, & remonter indistinctement jusqu'aux classes les plus élevées, tout ce qui porte le nom de François concourra au salut l'Etat. Les caisses propres à recevoir les sommes offertes au Roi gratuitement de la part de ses sujets, seront sacrées, & il ne sera donné des ordonnances sur ce trésor, que pour liquider les dettes de l'Etat, sans qu'on puisse en faire sortir aucune somme, sous quelque prétexte ou pour quelque genre de spéculation que ce soit. Chaque citoyen qui apporteroit à cette caisse, suivant ses moyens, le tribut qu'il auroit bien voulu s'imposer, mettroit son nom sur le registre, au bas de la somme qu'il auroit remise à la caisse publique. Avec cette précaution, on seroit à l'abri de craindre la malversation ; on se rendroit compte mutuel-

lement; tout citoyen ſe verroit dans le même miroir, & ce portrait touchant caractériſeroit à la fois l'ame, le cœur & l'eſprit françois.

Page 20. Le Cordonnier, le Tailleur, le Perruquier, le Marchand de toute eſpèce, voyant que tout eſt dans l'inaction, que le commerce eſt preſque anéanti, fera des réſerves pour porter à cette caiſſe, dans l'eſpoir bien placé que quand l'État ſera moins obéré, tout refleurira : les vieux célibataires qui jouiſſent d'une fortune, pour voir leur nom ſur la liſte des vrais François, ouvriront leur tréſor à l'Etat. Quant aux Prêtres & aux Moines, & autres perſonnes de ce caractère, je dois expoſer quelques réflexions à part. Détachés du faſte du monde, diſpenſés de recevoir la ſociété, miniſtres de la paix & ſoutiens de l'Egliſe, ſans doute il s'empreſſeront à mettre leurs noms à la tête de la liſte où ſeront conſignés ceux des bienfaiteurs de la Nation. Accoutumés à s'impoſer des privations volontaires, pour remplir les devoirs que leur impoſe le genre de vie qu'ils ont embraſſé, quelques privations de plus ne leur coûteront pas pour contribuer, en leur qualité de citoyens, à acquitter la dette nationale. Ceux qui ſe trouveront revêtus de grandes abbayes & de gros prieurés, vraiſemblablement rendront au

Roi ce qu'ils lui doivent, tant par religion que par reconnoissance.

Pages 21 & 22. Les spectacles qui, malgré la détresse de l'Etat & du Peuple, sont toujours courus avec la même fureur, ne contribueront pas pour peu, j'ose l'assurer, de la part des comédiens, à cet impôt. Quant aux princes, seigneurs & riches particuliers, tous concourront à l'impôt volontaire; mais pour mieux le caractériser, il faut lui donner un titre qui lui convienne, je voudrois qu'on le nommât l'impôt patriotique. Il n'y auroit point jusqu'à la pensionnaire de couvent qui ne fit des réserves, & ne voulût avoir part à cet impôt. Ah! combien de jeunes gens se signaleroient dans cette liste; oui, j'ose opiner ainsi, & d'après mes sentimens, juger de tous mes concitoyens.

Pages 23 & 24. Après les avoir enflammés de l'amour de la patrie, dont je me sens pénétrée, je puis encore porter mes vues jusqu'au pied du trône, & rappeler au roi la promesse auguste qu'il fit à son peuple, en ceignant son front du diadême, de veiller sans cesse au bonheur de ses sujets : ses desirs ont été traversés; le sort, maître du monde, des peuples & des rois, en a décidé autrement; mais ce sort contraire ne peut empêcher de réparer les

fautes,

fautes, les abus, quand on a reconnu qu'ils ont produit un mal universel. Toutes les finances qui s'emploient à des dépenses infructueuses devroient être réformées & envoyées annuellement à la caisse patriotique.

Remarques humaines & patriotiques à la fin de 1788.

Page 1. La France est plongée dans la douleur, le peuple souffre & le monarque gémit. Le Parlement demande les Etats-Généraux, & la Nation ne s'entend pas : ils sont indécis sur la manière de s'assembler. Toutes ces altercations sont des entraves au salut que l'Etat attend de leurs lumières.

Page 2. Le Tiers-Etat avec raison prétend avoir autant de voix que le Clergé & la Noblesse ; mais la dignité de ces derniers ne veut point entendre que les organes du Peuple sont des voix aussi salutaires à l'administration des finances & aux prompts remèdes qu'on doit porter à un mal qui empire tous les jours. Il me semble voir un malade dans son lit, à qui il faut une prompte opération ; un habile Médecin l'ordonne sur-le-champ ; mais les parens qui ont souvent des vues contraires à celles du sage médecin, demandent une consultation de ce qu'il y a de mieux dans la faculté, sur la

manière de faire l'opération. L'auguſte aſſemblée d'Eſculapes ne s'entend pas, on differte long-tems, le mal devient déſeſpéré, ou le malade périt. Le bon médecin eſt le Tiers-Etat, les Nobles ſont la bizarre aſſemblée des médecins, à qui je repréſente, avec les droits que la raiſon me donne, de laiſſer de côté le rang, les titres & ce vain préjugé de ſes dignités idéales, & voler en foule faire l'opération du royaume, chaſſer le mal & introduire le bien; voilà ſur quelles conſéquences il faut diſcuter. La ſupériorité doit ſe taire, & faire place à la juſtice; & dans une ſemblable calamité, barons, marquis, comtes, ducs, princes, évêques, archevêques, éminences, tout doit être citoyen, pour concourir enſemble au bonheur de l'Etat & à la gloire de ſon pays. Et pour mieux vous pénétrer de cette vérité, gentilshommes, qui vous croyez ſupérieurs au peuple, conſidérez le tableau effrayant que je vais retracer à vos yeux. Le commerce eſt écraſé, une quantité innombrable d'ouvriers ſont ſans ouvrage & ſans pain; que deviennent-ils? Je vous le demande; pourriez-vous en rendre compte ſans frémir? Tout eſt arrêté; le riche impitoyable cache ſon argent; vil inſtrument de ſa cupidité, peut-il prolonger ſes jours, peut-il les rendre plus heureux? Ces

trésors dans l'inaction, quel bien peuvent-ils faire à personne? C'est à l'Etat qu'il faut les offrir, & les offrir sans intérêt, tels qu'ils les placent dans leur coffre-fort; mais dans la caisse de la Nation, il vous rapporteront un prix au-dessus de leur valeur. Si une si belle victoire n'émeut point leurs ames abjectes, qu'ils craignent le désespoir des malheureux & des révoltés. Ils ne sauroient se le dissimuler, c'est toujours sur les riches qu'ils portent leurs mains hardies & meurtrières.

C'est donc à vous, riches, grands, bons citoyens, à détourner les maux que je redoute pour la patrie; il se peut que mon cœur pénétré se soit trop allarmé de ces craintes, & que ces craintes m'aient fait voir un danger évident. Ah! combien de fois les Etats se sont perdus, faute d'avoir prévu les grands événemens; ce sont de ces causes célèbres où chacun est intéressé, & le parti le plus puissant doit entendre & recevoir avec reconnoissance l'avis du parti le plus foible. C'est sur les intérêts du Peuple & de l'Etat qu'il faut prononcer; mais en prononçant, il faut les unir & les accorder, & si vous les divisez, vous les perdez tous deux. Je sais que dans un tems heureux les maximes d'Etat sont différentes de celles du Peuple, & que la politique du Gou-

vernement ne permettroit aucunes observations relativement à cette réunion.

Page 9. Et vous, malheureux citoyens, peuple infortuné, voyez avec quel courage je m'expose pour mettre sous les yeux du monarque les tableaux effrayans de vos tristes situations ; oui, j'ose espérer qu'il en sera touché, & que les maux où vous a réduits sa religion trompée, l'éclaireront pour l'avenir sur votre sort. L'homme ne s'instruit que par l'expérience ; & vous, grand Roi, souffrez que je vous expose ce que vous sentez si bien, que les vertus d'un véritable homme font toujours un bon roi ; que vous êtes né avec ces vertus, mais que vous fûtes trompé comme tous vos prédécesseurs. Je suis loin d'accuser vos ministres disgraciés, ils ont été peut-être, de même que vous, trompés, ou se sont trompés eux-mêmes; mais combien leur dépravation doit éclairer ceux d'aujourd'hui ; mieux disposés sans doute, le mauvais exemple n'influera pas sur leur noble procédé ; la voix publique poursuivra actuellement les ministres jusques dans leur retraite ; quelle satisfaction pour l'honnête homme, de quitter le ministère avec l'estime du monarque & l'amour du peuple !

Page 12. O reine toute-puissante ! & vous, roi des François, on vous a fait un foible

récit des maux de vos peuples ; on vous peint leurs peines, leurs misères, leurs chagrins, avec des couleurs favorables. On évite l'occasion de vous affliger de leurs maux, la détresse de vos finances vous fait éprouver quelques contrariétés, vous souffrez parce que votre peuple n'est point heureux. Point heureux ! Ah ! sire, entre le bonheur & le malheur il y a une situation soutenable, & c'est celle où vous croyez votre peuple ; mais celle qui existe & que je ne puis exprimer sans frémir, est l'état déplorable d'un tiers du peuple, & du tiers le plus recommandable, les maçons, les hommes qui travaillent à la terre, qui n'ont pour toute fortune que les travaux de bras pour nourrir leurs femmes & leurs enfans. Depuis un mois que l'entrée de l'hiver s'est manifestée avec la plus grande rigueur, les travaux sont arrêtés, les malheureux ouvriers manquent d'ouvrage & de pain pour leurs enfans ; la plupart n'ayant pour asyle que d'affreux greniers ; sans feu, sans secours de personne. Que deviennent-ils ? des scélérats involontaires, & que la nature & la misère ont forcés au crime : ce triste spectacle se représente à chaque instant du jour : il est un autre genre de malheureux, ce sont les vieillards ; ah ! combien leur déplorable sort m'attendrit.

Dans la belle saison, ils s'occupent encore de quelques travaux qui les aident à traîner le reste d'une misérable vie; mais dans l'hiver, dans les gelées, les glaçons de l'âge n'ont déjà que trop réfroibi leur vigueur épuisée & n'ayant pas la force d'aller mendier leur pain, ils manquent des besoins les plus urgens de la vie; ils s'enveloppent dans de haillons sur leurs grabats, on les trouve étendus morts de faim & gelés de froid. Ah! que ne peut-on fonder des des maisons & des atteliers qui ne seroient ouverts que dans l'hiver pour les ouvriers sans travail, les vieillards sans force, les enfans sans appui.

O reine! ô juste monarque! veuille l'humanité souffrante que mon récit vous touche en faveur des infortunés dont je viens de vous tracer le déplorable sort! La dette nationale éteinte, vous appuierez par votre bienfaisance cette belle institution: toutes les ames pures & généreuses enverront à cette administration des sommes immenses.

Séance royale, ou songe patriotique.

Page 30. Cependant un préjugé d'opprobre prive les enfans naturels de tout concours aux places & aux rangs ordinaires de la société.

Ce préjugé me paroît d'autant plus abſurde, ridicule, dénaturé, que ſi un prince donne la vie à un enfant né du ſein de la plus vile des femmes, il n'en ſera pas moins gentilhomme, il pourra prétendre aux honneurs, aux dignités, & un enfant naturel, d'un brave homme, & ſimple particulier, ſera conſidéré comme un vil bâtard, & privé de ſa fortune, & de ſon nom. La raiſon s'indigne, & la nature frémit.

L'Eſpagne, le pays de l'inquiſition, nous montre que cette injuſtice n'étoit pas même digne des inquiſiteurs. Serons-nous moins humains, moins juſtes que les Eſpagnols, & pourriez-vous, MM., vous empêcher de travailler à détruire cet horrible préjugé ?

Dialogue allégorique de la France & de la Vérité, en 1788, & dédié aux Etats-généraux en 1789.

Page 19. Pour arrêter le mal, & cimenter le bien par des liens indiſſolubles, il faut que la nation prononce le châtiment des miniſtres prévaricateurs, ſi aucuns pouvoient s'écarter à l'avenir du devoir d'un homme public bon citoyen, & des intérêts de la patrie : je voudrois que l'entrée des miniſtres en fonctions de leurs places, fût précédée de formalités propres à conſtater l'état des affaires miniſtérielles, &

qu'il en fût de même à la sortie de chacun d'eux, afin que les sottises, souvent irréparables de leurs prédécesseurs ne puissent pas rejaillir sur la bonne administration des successeurs, & si l'on veut m'en croire, la responsabilité des ministres effrayera à l'avenir, tout agent public, avec cette précaution; le gouvernement François deviendra le plus mâle, le plus sage de l'Europe.

C'est ainsi que je m'exprimois sous le despotisme, c'est ainsi que je me suis rendue utile à ma patrie, à mes concitoyens, & j'en défie aucun, de tel parti qu'il soit, de me contester cet avantage. Il n'y a point eu de matière agitée à l'assemblée nationale dont je n'aie fourni le germe, il n'y a point de décret constitutionnel qui n'ait été puisé dans mes foibles productions, & puisqu'on me force de me détacher de la modestie qui fut toujours la base de mon caractère, & puisqu'enfin personne ne prend ma défense, & qu'on me traite en grand homme de mon vivant, par l'injustice & la persécution, il m'est bien permis de me plaindre d'une ingratitude caractérisée, dont le motif anti-philosophique a pour principe de décourager mon sexe; c'est pour lui que j'élève la voix, & non pour moi: je n'ai rapporté, dans cet opuscule, que trois ou quatre passages

de mes écrits répandus en 1788, dans toute la France. Je peux encore citer quelques remarques de Mirabeau sur mon compte : « c'est » une femme étonnante, disoit-il, elle avoit » fait à elle seule la constitution . . . . » ; mais je ne dois pas achever, je dois seulement faire imprimer la lettre qu'il m'écrivit en réponse de la brochure intitulée : *le Discours de l'Aveugle aux François.*

Cette brochure est remarquable par la critique même que j'y inserois des défauts de Mirabeau ; mais je dois encore citer la prédiction se trouve dans cet écrit, j'en ai fait d'un autre genre il y a quinze ans, au roi, aux courtisans, elles sont connues & toutes réalisées.

J'étois philosophe avant d'avoir traité théoriquement cette matière, mais que dis-je, je l'étois dès ma plus tendre enfance, l'extrait de Marie qui va paroître à la tête du 6e volume de mes œuvres, donnera une idée de ce que je devois être.

Discours de l'Aveugle aux François.

Page 9. Quant à Mirabeau, dont j'admire le génie & la facilité, ne pourrais-je pas lui faire quelques observations ; que je souffre de voir que le premier écrivain de la France, le

plus éloquent des hommes, ne fait pas toujours un bon usage de qualités aussi rares, aussi précieuses; sans doute, s'il dirige constamment sa plume vers le bien, un jour, un jour, on lui élevera une statue.

Pouvoit-il l'espérer alors? il est mort, & ma prédiction s'est accomplie, il est au panthéon.

Lettre de Mirabeau.

Versailles, le 12 Septembre 1789.

« Je suis très-sensible, Madame, à l'envoi » que vous avez bien voulu me faire de votre » ouvrage; jusqu'ici, j'avois cru que les grâces » ne se paroient que de fleurs; mais une » conception facile, une tête forte ont élevé » vos idées, & votre marche aussi rapide que » la révolution, est aussi marquée par des succès. Agréez, je vous prie, Madame, tous » mes remercimens, & soyez persuadée des » sentimens respectueux avec lesquels j'ai l'honneur d'être, Madame, votre très-humble & » très-obéissant serviteur »,

Signé Le Comte de MIRABEAU.

On me fera, sans doute le juste reproche que je fais trop mention de moi dans mes écrits, certes, il faut bien que je m'en occupe, puisque personne directement n'a eu la vertu de rendre justice à ce que j'ai produit de grand

& d'utile, & ſi c'eſt une foibleſſe de ſe louer ſoi-même, cette foibleſſe eſt pardonnable à une femme, ſur-tout lorſque les plus grands hommes n'en ont pas été exempts : cependant, on ne peut ſe tromper ſur mon véritable caractère ; il eſt trop développé dans mes productions pour qu'il échappe à quelqu'un, mon mérite, ni celui d'autrui ne m'en impoſent pas ; il n'y a point de grand homme devant ſon valet-de-chambre, c'eſt une grande vérité ; le mortel qui ſait ſe rendre utile, de quel ſexe & de quelle ſecte que ce ſoit, voilà ce qui lui m'en impoſe, car pour faire des livres élégament écrits, il eſt ſi facile de brouiller du papier ; mais établir, créer & faire le bien de la ſociété, voilà le talent qui n'eſt pas donné à tous les puriſtes, &le ſeul què j'ambitionne ; certes, les faiſeurs de phraſes ne ſe contentent pas de cette raiſon, j'en ſuis fâché, cependant c'eſt la meilleure qu'on puiſſe donner, & les hommes eſſentiels m'en tiendront compte.

ANECDOTE.

Fatiguée, excédée, dégoûtée de politique, mais toujours active pour la choſe publique, j'avois projetté d'aller, avec mon fils, dîner à la campagne le jour de Pâques ; ce jour étoit pour moi ſans doute un jour de félicité ; une aventure, cependant, m'attendoit à mon

retour : cette singularité vient à l'appui de tout ce que j'ai éprouvé de bisarre dans ma vie, & sur-tout des doutes qui se répandent que j'ai quelques auteurs à ma disposition.

Il est tems de confondre l'imposture, il est tems enfin que mon ignorance me serve même de bouclier contre ces coups qu'on voudroit porter à ma réputation ; je n'ennuirai pas mon lecteur de tout ce que je pourrois alléguer sur le compte des pédans, des faux savans & de toute la vermine littéraire, j'en appelle à l'élite des gens de lettres, je ne suis faite pour être jugée que par des hommes d'un vrai mérite : ces vols manifestes que l'on m'a faits, cette incrédulité presque générale; tout m'atteste que je suis au-dessus de la médiocrité, mais j'arrive l'aventure, & ensuite je jetterai le gant du défi.

La promenade étoit belle, elle nous conduisit plus loin que nous ne l'aurions voulu, nous renonçâmes à la voiture qui nous avoit amenés, & je fis la motion de venir à pied jusqu'aux Bons-Hommes où nous trouverions le triste sapin aristocrate; je fus trompée dans mon attente, il ne s'en trouva pas, j'étois extrêmement fatiguée, mon fils demandoit une place, un cabriolet bourgeois s'arrêta, & il en offrit une; le conducteur du cabriolet étoit

un homme d'environ 50 à 60 ans, il me proposa cette place avec tant d'honnêté, que la nécessité où je me trouvois fit que je n'hésitai pas un instant à l'accepter.

En montant dans le cabriolet, ceux qui restoient avec mon fils, déclinèrent mon nom, il y avoit des femmes ; le Monsieur qui m'avoit offert la place, me dit : « on a nommé Mme » de Bouges, que je connois infiniment; ce » n'est pas Mme de Bouges, lui répondis-je, » c'est Mme de Gouges : Mme de Gouges, dit » une espèce de quidam qui étoit dans le » cabriolet, celle qui fait le bel esprit, je la » connois beaucoup, mais beaucoup! je me » retourne, & j'examine cette figure hétéroclite » que je n'avois jamais vue : beaucoup, lui » répondis-je ? & m'observant tout-à-coup, je » cessai d'être Mme de Gouges, pour mettre » ces inconnus à même de parler librement » sur mon compte ».

Peu d'hommes auroient supporté aussi longtems que moi, avec tant de fermeté & de philosophie, les excès de ce quidam.

Qu'un imposteur sans esprit est exposé ! celui-ci poussa au dernier degrè l'impudence, car, si je n'étois pas Mme de Gouges, il pouvoit se douter au moins que j'étois une de ses amies. Il vouloit donner à entendre qu'il avoit été on ne peut pas mieux avec elle.

« Après avoir passé en revue ma naissance, » le sort de mon mari, la résolution que je pris » de ne pas porter son nom, & mille sottises » de ce genre, que les ci-devant nobles re- » prochent aux roturiers ; après avoir ri infini- » ment de cela, je le ramenai sur les ouvrages de » Mme de Gouges : sur ses ouvrages, s'écria- » t-il ! pourriez-vous jamais croire qu'elle ait » jamais pensé un mot de ce qui s'est imprimé » sous son nom, elle ne sait pas même lire ? » sur cet article, je suis d'accord avec vous, » c'est parce qu'elle n'a aucune instruction, que » ses notions sur les sciences en général sont » étonnantes aux yeux de ceux qui s'y con- » noissent plus que moi, & je vous avoue que sou- » vent on a douté de sa prétendue ignorance ».

Je l'ai vue composer des pièces de théâtre devant plusieurs personnes, gagner un pari à cet égard. Ah ! madame, répond mon incrédule, avec impudence, la pièce étoit faite ; on la lui avoit apprise par cœur ! En êtes-vous bien assuré ? tellement, dit-il, que je gagerois bien qu'elle n'en feroit pas autant devant moi, car je lui en ai déjà fait une. L'homme raisonnable tâchoit, du mieux possible, de pallier l'inconséquence de ce lâche im- posteur, & j'eus la constance de couler à fond tout son répertoire d'inepties & de puérilités ;

mais, arrivée à ma porte, je remerciai l'homme raisonnable de la place qu'il m'avoit donnée dans son cabriolet, & en peu de mots, je tins ce langage à ce valet farci d'aristocratie & de sottises.

« Monsieur, j'ai écouté vos sots discours » avec le calme d'un philosophes, avec » le courage d'un brave homme, & avec un » œil observateur; je suis cettemême Mme de » Gouges que vous n'avez jamais connue, & » que vous n'êtes pas fait pour connoître, » profitez de la leçon que je vous donne, on » trouve communément des hommes de votre » espèce ; mais apprenez qu'il faut des siècles » pour produire des femmes comme moi ».

Il vouloit s'excuser en m'assurant que c'étoit une autre Mme de Gouges; mais je le laissai dans sa confusion, & je rentrai chez moi.

Jean-Jacques, dans semblable occasion, se trouva mistifié par vingt officiers qui ne le connoissoient pas, qui calomnioient ses immortels écrits, sans même les avoir lus : & tint, dans cette circonstance, un discours digne de J. J., digne du grand homme de la nature (simple & timide en société, comme personne n'en ignore) il se leva de table, & pulvérisa cette horde ridicule d'insensés : chacun s'empressoit de lui demander pardon, mais ce pardon ne pouvoit qu'augmenter son mépris.

Moins grande, sans doute, & moins cer-

taine de mes moyens que cet homme immortel, je trouve qu'il m'eſt indiſpenſable de confondre publiquement l'aſſertion de cet inconnu. La perſonne qui m'a donné une place dans ſon cabriolet, eſt un membre des Jacobins, il m'a dit avoir parlé, dans le jardin des Feuillans, de la fête que l'on ſe propoſoit de donner aux ſoldats de Château-Vieux, à M. Collot d'Herbois, leur défenſeur : ſi les membres des amis de la conſtitution ſont véritablement pénétrés, comme je me plais à le croire, de la juſtice des intérêts de la patrie, j'interpelle, au nom de tout ce que j'ai fait pour elle, un de ſes membres, l'homme honnête qui m'a reçue dans ſon cabriolet, de nommer le quidam qui m'a défiée, non pour le dénoncer à l'indignation publique, mais pour le forcer à reconnoître ſon impoſture & ſon erreur.

Je propoſe donc aux amis de la conſtitution, d'ouvrir un concours entre moi & ce quidam qui ſe dit être auteur, qui aſſure avoir fait, pour Mme Gervais, pluſieurs pièces de vers, dont il empoiſonnoit tous les journaux, il s'eſt dit l'ami du ci-devant évêque de Montauban, le plus vil, le plus corrompu des prélats, à ce que j'entrevois, c'eſt un de ſes complaiſans: il ſera propoſé deux ſujets de comédie, je fais la gageure de 50 louis, en faveur des ſol-

dats

dats de Château-Vieux, de traiter ce ſujet au milieu de l'aſſemblée des Jacobins, ou en préſence des commiſſaires qu'il lui plaira de nommer.

Je ne demande qu'un ſecrétaire qui aille auſſi vîte que la parole.

Quant au nouveau Midas, à qui ſans doute on a fait la grace d'apprendre à écrire & lire, il écrira ou dictera ſa pièce ; mais toujours en préſence des commiſſaires, il dépoſera auſſi 50 louis de ſon côté, & ſi ma pièce n'eſt pas mieux conduite dans toutes les règles & limites du théâtre que la ſienne, j'aurai fait une belle action ; je ne réponds pas du ſtyle, peut-être ſe trouvera-t-elle mieux écrite que la ſienne, mais je réponds du plan, des ſcènes, des caractères, de l'unité & du génie dramatique & créateur ; voilà ce que je crois pouvoir lui diſputer. Racine, en voyant ſes plans achevés, diſoit : ma tragédie eſt finie, je n'ai plus que les vers à faire.

Je ne doute pas que l'honorable membre de la ſociété des Jacobins, que je reconnoîtrai, car j'ai ſon portrait devant les yeux, ne ſe conduiſe en honnête homme à l'égard d'une femme qui lui a donné la preuve de tant de circonſpection, & qui, par ce défi, n'a d'autre but que de faire une belle action, & de con-

fondre ce ramas mépriſable de ſots qui s'élèvent contre mes écrits, & me diſputent ma propriété.

Peu de femmes, en ſemblable circonſtance, montreront, je l'avoue, l'ardeur de cette épreuve; mais moi qui ne crains rien, moi qui ne connois aucun littérateur, qui n'ai voulu me lier avec aucuns, qui n'ai l'appui de perſonne, qui fais imprimer mes productions avec des fautes ſans nombre de grammaire, toutes ces taches ſont aſſurément mon cachet: hé bien? on a la rage de dire encore qu'on affecte pour moi ces négligences! à quel degré des François ſont capables de porter la ſottiſe.

Il eſt tems que, par mon exemple, on ne donne plus de crédit à une prévention non-ſeulement nuiſible pour chaque citoyen, mais encore pour l'intérêt public.

Il eſt aiſé d'échafauder des menſonges, & d'entaſſer ſottiſes ſur ſottiſes pour donner du crédit au mal que l'on veut faire; mais, dans ce ſiècle de lumières, n'introduira-t-on pas enfin l'équité, & lorſqu'un individu demandera juſtice, pourra-t-on la lui refuſer? je la demande au nom de tout mon ſexe, au nom de la raiſon, & de tout ce que j'ai fait pour ma patrie.

Ce triomphe me ſeroit auſſi cher que la pen

sion honorable de la nation, si je l'avois méritée; & si, jusqu'à présent, on a disputé aux femmes, ainsi qu'à la plupart des hommes, leurs productions, on dira qu'une femme a su combattre cette injustice.

Je finis par observer que je ne veux avoir de connoissance du sujet qu'on me donnera à traiter, qu'au moment même où on me le proposera, & que je le composerai en public.

Cette proposition est digne du nouvel ordre de choses, elle présente, sous tous les rapports, l'intérêt, l'émulation, & un point de vue d'équité, digne des François régénérés.

Je joindrai, dans peu de jours, au volume qui va paroître, d'autres anecdotes qui ne sont pas moins curieuses que celle-ci : je ne doute pas que tous les amateurs d'un défi aussi original ne se joignent à moi, pour lui donner le crédit dont il est susceptible.

Ce concours vaudra bien une course de chevaux de l'ancien régime; j'aurai posé, la première, les fondemens du tribunal qui doit asseoir, à l'avenir, l'opinion publique, & d'y appeller tous ceux qui, comme moi, seroient injustement maltraités par une frivole prévention.

Ce tribunal littéraire doit être créé par les Amis de la Constitution, s'y présentera des

causes d'une célébrité peu commune, le goût s'y épurera, les vrais talens ne seront plus confondus dans la médiocrité, les plagiats, les teinturiers, les fourbes folliculaires, & tout ce qui ronge & gêne le génie de l'homme y sera bafoué, & jouera à l'avenir un mauvais rôle.

Ces décrets qui ne seront fondés que sur les préjugés de l'honneur, seront peut-être aussi imposans que ceux qui ne peuvent s'imprimer que par la force des loix. Puissent ces idées, jettées en courant, produire, comme toutes celles que j'ai données, de profondes & utiles réflexions; je termine par prier tous les Amis de la Société, de se demander quel est celui qui a conduit Mme de Gouges, Dimanche au soir, jour de Pâques, de Passy à Paris, & de vouloir bien attester le fait à M. Collot d'Herbois, que je prends pour mon avocat; il ne sera peut-être pas aussi heureux à mon égard: la réintégration d'un mérite usurpé ne flatte que l'amour propre offensé, l'humanité intéresse & pénètre toutes les belles ames, n'importe, je brûle d'échouer, & de perdre ma gageure. Je suis heureuse en défi cette année, en voici un autre d'un nouveau genre; on me traite de démagogue, de jacobite, & on me refuse un caractère.

C'est à l'égard des soldats de Châteauvieux,

ſur leſquels les opinions ſont inégales, comme en toute choſe. Un ariſtocrate achevé m'a défiée de manifeſter mon opinion ſur cette fête: incapable de me diſſimuler, je déclare publiquement que je ne l'approuve pas, il n'y a qu'un ariſtocrate pour pouvoir me ſoupçonner de contrainte.

« Je vous apprendrai, lui dis-je, à penſer » loyalement, ſi vous ſavez en profiter; vous » me reprochez que je ſuis Jacobiſte, je le » ſuis dès l'origine pour les bonnes choſes, » je ne le ſuis pas, par exemple, pour la fête, » je la trouve déplacée, impolitique, & même » injuſte ».

Quant au pardon de ces ſoldats, ah! qu'il eſt beau d'avoir briſé leurs chaînes! qu'il eſt beau d'avoir été leur défenſeur! que les dons prodigieux qui ſe ſont faits pour ces infortunés ſont bien placés, & je les augmenterai de tout ce qui ſera en mon pouvoir.

Mais Deſilles, ce jeune héros ſi intéreſſant à la poſtérité, me crie, dans le fond du cœur, tu vas jetter des fleurs ſur le paſſage de mes aſſaſſins! mais ils furent égarés, mais ils furent trompés, je le ſais comme tout le monde. L'erreur eſt digne de grace, mais fêter, couronner l'erreur, ah! mes concitoyens, c'eſt trop, c'eſt trop. Redoutez que cet excès ne

donne de l'avantage à nos implacables ennemis, ils ne ſont pas ſi irrités que vous le croyez contre cette fête ; ils tremblent plus que vous qu'elle n'ait pas lieu ; j'en ai vu ſourire de joie d'apprendre que les ſoldats de Châteauvieux avoient été reçus à l'Aſſemblée nationale.

Ce rire ſardonique, leur dis-je, eſt déplacé autant que cette fête, car enfin, les Légiſlateurs ne pouvoient ſe diſpenſer d'accorder les honneurs de la ſéance à des infortunés qui venoient leur témoigner toute leur reconnoiſſance ; c'étoit détruire le bienfait, c'étoit le rendre contradictoire, que de les renvoyer ignominieuſement, mais pour leur donner une fête ſolemnelle nationale, c'eſt le comble de l'erreur.

Que le Peuple, les Amis de la Conſtitution les fêtent, rien de plus naturel, mais point de corps adminiſtratif, point de char, point de cortége ; mes concitoyens, au nom de la Patrie, ne proſtituez pas ces fêtes ſolemnelles & nationales, réſervez-les pour des circonſtances plus néceſſitées & plus méritées ; craignez de devenir la fable de l'univers, quand vous pouvez en être les modèles.

Et vous, club des jacobins, auxquels je dédie le bon ſens françois, ſoutien intrépides de la conſtitution, vous voulez la garan-

tir des piéges que ſes ennemis lui tendent depuis long-tems, & vous la perdez; vous la perdez, vous dis-je! cette fête inſenſée y porte la hache.

Quelle eſt la néceſſité qui vous force à faire des dépenſes & à prodiguer un tems précieux, & pour qui? pour des étrangers; mais ne vous y trompez pas, la majorité des opinions n'eſt pas en leur faveur : que feriez-vous donc pour le régiment des Gardes-Françoiſes, & qu'a-t-on fait pour lui? le diviſer & n'augmenter aucun de grade, voilà la récompenſe des auteurs de la révolution qui n'ont aſſaſſiné perſonne! mais ils ſont François, ils ne cherchent pas les dignités; ils veulent verſer leur ſang pour la patrie, & faut-il que tout bon citoyen la voie en péril pour 40 ſuiſſes qui l'avoient déjà miſe en danger?

Cet événement me rappelle mon indignation, lorſque les troupes, en arrivant à Verſailles, défiloient ſous mes croiſées; « ces » huſſards, ces canons, & tout l'appareil deſ» tructeur : quoi! m'écriai-je, c'eſt pour un » ſeul mortel qui fait gémir le peuple ſous le » poids des impôts, & qui oppoſe encore la » force à l'abbattement! Ah! pourquoi les » hommes ont-ils pouſſés l'extravagance juſqu'à » ſe donner des maîtres ».

M. de la Galiſſonnière, ariſtocrate forcené, témoin de ma juſte indignation, crut m'appaiſer en me diſant : « trois ou quatre coups » de canon diſſiperont cette populace. » Vous n'aurez pas le tems de les tirer, lui criai-je, & cette populace eſt environnée de la maſſe des bons citoyens.

Je redoute mes prédictions, toutes ſe ſont réaliſées, je frémis pour la fête des ſoldats de Chateau-vieux, cette fête eſt ſiniſtre, illégale, & donne du crédit à l'opinion contre-revolutionnaire.

Amis de la conſtitution, n'altérez pas la force publique, conſervatrice des loix & des propriétés ; montrez, par votre renonciation à cette fête, que vous ſavez ſacrifier un vain orgueil, au bien général & à la tranquillité publique.

La cour a un projet ; il eſt fondé peut-être ſur l'improvation des bons citoyens pour cette fête. Ses ſatellites ne ſoufflent le feu que pour frayer un paſſage au roi au milieu de la diſſention publique. Mes craintes ſont louables.